

Impressions d'une Exposition

Le ciel pleurait toutes ses larmes — ah ! qu'il pleut donc dans la vie ! — quand notre convoi spécial, chargé du freight précieux de seize femmes journalistes en rupture de banc, stoppa à la gare Wabash, aux portes même de l'enceinte de l'Exposition Universelle de Saint-Louis.

Devant nous se déroulait la cité d'ivoire, aux belles lignes architecturales, dont la splendeur semblait un peu triste, voilée qu'elle était par les brouillards humides pesant sur elles. Seules, les montagnes du Tyrol, aux têtes chargées de neiges éclatantes, panachées d'azur, faisant à notre droite un horizon grandiose, gardaient leur imposance et leur sublimité en dépit des orages et de la grisaille du firmament...

Sans nous oublier dans la contemplation de ce spectacle, nous nous mettons en devoir de remplir la partie du programme que nous nous étions tracée tout d'abord ; à savoir, que notre première visite serait pour le pavillon canadien, et, guide en mains, nous suivons laborieusement le parcours qui doit nous y mener.

Mais, c'est loin, les routes bifurquent parfois et nous avions longtemps marché que nous n'y étions pas encore. L'une de nous interroge un liquoriste à un kiosque de rafraichissements :

— Le Canada ? dit-il, en étendant le bras, c'est là-bas, tout près de la France.

Nous aurions dû nous en douter. En effet, après avoir contourné le pavillon de la France, que surmonte les trois couleurs, se déploie à nos yeux ravis le drapeau du Dominion. Ah ! ce qu'il y a de bon accueil, d'éloquence dans le drapeau qu'on retrouve hors du pays ! On dirait l'âme frémissante de la patrie s'ouvrant toute large pour vous recevoir.

Joli, simple et élégant, le pavillon du Canada. Quelle différence avec la

disgracieuse construction dont on nous avait gratifiés à Paris. Nous prenons évidemment l'habitude et le goût des Expositions ; puisse jamais rien ne venir arrêter le progrès de cette fièvre du mieux.

M. Burns, secrétaire de la commission canadienne, fit le meilleur accueil possible à cette invasion nouvelle de femmes-journalistes. Un petit salon nous fut réservé en haut de la galerie et une profusion de plumes, de papier à lettres s'étala largement devant nous.

M. Louis Larivé, un Canadien canadiennant, qui occupe une position, officielle et importante, dans le bureau de la Presse Associée de Saint-Louis, vint ensuite nous présenter ses devoirs et sut se rendre si généralement utile que son souvenir reste inséparable de la favorable impression que nous avons gardée du pavillon canadien.

M. Cunningham, surintendant général des bureaux du télégraphe, avait eu la gracieuseté de nous prévenir que tous les télégrammes adressés aux parents et aux amis seraient expédiés à titre purement gracieux. Immédiatement, pour faire honneur à une offre aussi généreuse, l'encre commença à couler et le Dominion fut inondé des messages les plus affectueux. Tous n'en reçurent pas, cependant, à qui le cœur en envoyait.

Mais M. Cunningham ne se doutera jamais de la perturbation et des angoisses dont sa libéralité fut la cause au sein d'une de nos familles montréalaises.

Un télégramme, parti de jour de Saint-Louis, arriva, je ne sais par quel retard, au milieu de la nuit à Montréal. Grand carillon de sonnette à la porte des destinataires par le messenger du bureau du télégraphe, brusques levers et grande confusion au dedans.

“ Qu'arrive-t-il ? ” — “ Qu'est-ce que ce bruit ? ” — “ Que nous veut-on ? ” est-il simultanément crié de toutes les chambres. La plus brave

met la tête à la fenêtre et le mystère est éclairci : C'est un télégramme de Saint-Louis.

— Un malheur qu'il nous apporte ! s'exclame-t-on. Et les cœurs sont serrés, déjà les pleurs se tassent au coin des paupières.

— Allons, du courage, fit la mère, s'appêtant à prendre connaissance du pli cacheté, et les oreilles croyaient bientôt entendre la variante du message navrant à Petit Chose : Elle est morte, priez pour elle !

Au lieu de ces paroles de deuil, chacune put lire :

Exposition Universelle de Saint-Louis, 21 juin 1904.

Je suis bien et je m'amuse beaucoup.

Les poitrines respirèrent bruyamment, subitement allégées d'un lourd fardeau, mais, c'est égal, l'émotion disparue il y eut quelques grognements en regagnant les lits.

Nous eûmes occasion de revoir M. Cunningham et de le remercier de son aimable attention. C'est alors que nous apprîmes que M. Cunningham parle le français comme un de nous, qu'il a habité le Canada pendant longtemps et que sa femme a reçu son éducation au monastères des Ursulines de Québec.

Le surintendant des télégraphes se rappelle, avec un plaisir évident, que la première cause que plaïda Sir Wilfrid Laurier, alors jeune avocat, à Arthabaska, fut la sienne.

M. Cunningham, étant Irlandais, a connu le besoin que tout bon Irlandais éprouve de temps en temps dans la vie, de s'allonger les bras dans une direction quelconque. Malheureusement, le poing qu'il y a au bout de ce bras s'abat souvent sur un nez qu'un hasard imprudent place à sa portée. Ce fut pour excuser un délassement de ce genre que M. Laurier employa son éloquence, assez persuasive, pour sauver son client d'une condamnation. (Quand donc des hommes qui s'appellent de ce nom apprendront-ils à régler un coup de